

PHAS
**Projet d'histoire de l'activisme
sida**

Transcription

2016.008

d'entretien

Sujet :	Glenn Betteridge
Entretien réalisé par :	Alexis Shotwell et Gary Kinsman
Endroit :	Toronto, Ontario
Date :	le 4 avril 2016

le 4 avril 2016

Personnes présentes : Glenn Betteridge – GB
Alexis Shotwell – AS
Gary Kinsman – GK

[DÉBUT DE LA TRANSCRIPTION]

AS : Je commence toujours nos entretiens en précisant la date – nous sommes le 4 avril 2016 – et nous nous entretenons avec Glenn Betteridge à Toronto à propos de son temps passé à Montréal.

GK : Nous commençons toujours avec des questions générales que nous posons à tout le monde. En y repensant, pourrais-tu commencer par nous dire si tu te rappelles du moment où tu aurais appris l'existence du sida et des propos que tu aurais entendu?

GB : J'en ai probablement entendu parler quand j'étais au secondaire. Comme j'étais au Québec, il s'agissait d'une école protestante – une école secondaire protestante dans l'ouest de l'île. Il y avait des enfants blancs, hindous et musulmans – autrement dit, tout ceux qui n'étaient pas catholiques. Je me souviens que l'homosexualité de certains étudiants était bien apparente. J'étais chanceux car cela n'était pas mon cas, donc je ne me suis pas fait harceler ou intimider. Mais vers ma neuvième, ma dixième ou ma onzième année, je me souviens d'avoir entendu parler du sida et d'avoir entendu les gens blaguer à propos des Haïtiens, des hookers [travailleuses du sexe], des héroïnomanes et des homosexuels – les quatre H. La couverture médiatique et le langage employé étaient très stigmatisants, donc il s'agissait probablement de mon premier souvenir du sida et de l'épidémie du sida.

GK : En y repensant, te souviens-tu quand tu as commencé à entendre parler du sida comme une cause plutôt qu'un simple enjeu médical? Comme une cause militante ou politique?

GB : Pas vraiment.

GK : O.K.

GB : Je n'arrive pas à m'en rappeler.

AS : Tu étais donc au secondaire. Étais-tu déjà gauchiste ou libéral à cette époque, ou est-ce que cela est venu plus tard?

GB : Non. Je tentais simplement de survivre. J'aimais jouer aux sports – c'était mon échappatoire. C'était un bon endroit pour moi. Les étudiants québécois vont au cégep après le secondaire et je voulais poursuivre mes études soit en sciences politiques, soit en sciences de l'activité physique. C'était la physiothérapie ou les sciences politiques. J'ai fini par aboutir en sciences politiques à McGill et c'est pendant cette période que j'ai découvert les politiques et les causes libérales. L'université compte

quelques marxistes – Sam Newmoth faisait du travail de développement alors que Charles Taylor et James Tully étaient très concernés par la justice sociale...

AS : Ils étaient en sciences politiques à l'époque?

GB : Oui, c'était des théoristes politiques et j'appréciais leurs théories politiques. Voilà ce qui m'a poussé à réfléchir au monde de plusieurs façons critiques – le premier livre que nous avons lu dans notre cours sur les sondages donné par Taylor et Tully ainsi que Scientific Revolution de Thomas Kuhn. Ces œuvres informent toujours ma conception du monde, de l'épistémologie, du savoir et du pouvoir. Cela a probablement contribué à mon éveil. Notre conception du savoir et notre manière politisée n'était pas informée par un point de vue sémiotique et déconstructiviste, mais plutôt par un courant traditionnel de sociologie continentale. C'est probablement à ce moment que j'ai commencé à voir le monde d'un œil critique. Le mouvement anti-apartheid, pro-palestinien, anti-Israel et anti-sioniste. McGill se faisait beaucoup entendre dans le McGill Daily et d'autres plateformes du genre. Quand j'ai rejoint les rangs d'ACT UP, Michael Hendricks et René... Enfin, c'était des socialistes et des réfractaires socialistes, donc les gens avaient des politiques progressives.

AS : Oui. Comment as-tu donc entendu parler d'ACT UP?

GB : Je suis donc sorti du placard après mon baccalauréat. J'ai commencé à m'afficher à part entière vers la dernière session de mon baccalauréat. J'ai fait une session supplémentaire car je ne savais pas vers quoi m'aiguiller, donc le fait de rester à l'école semblait être une bonne idée. J'ai bien aimé suivre mes trois ou quatre cours. J'ai commencé à fréquenter un gars plutôt politisé qui avait une colocataire originaire de Washington D.C. – elle s'y connaissait donc mieux en termes de politiques et d'activisme sida. Son père enseignait le droit à... Il ne s'agit pas de George Washington.

AS : Georgetown?

GB : Oui, peut-être Georgetown. Peu importe – elle avait de l'influence. Ces choses ont commencé à prendre place autour de nous à Montréal. Je me souviens que nous sommes allés à une manifestation au Complexe Desjardins. Je crois que nous avons lu que l'événement allait avoir lieu et que nous nous sommes pointés au Complexe Desjardins – peut-être que nous avons assisté à une réunion de planification avant la tenue de l'événement.

AS : Te souviens-tu de ce que vous avez fait pendant cette manifestation?

GB : Nous avons manifesté, nous avons organisé un die-in et nous avons des affiches... [rires] Nous demandions au ministre québécois de la santé d'agir. C'était peut-être en lien à l'accès au traitement.

GK : C'était sans doute vers 1990 ou pendant cette époque?

GB : Je crois que c'était probablement au printemps 1990.

AS : Avais-tu le moindre connaissance de la conférence internationale sur le sida qui avait eu lieu à Montréal? Étais-tu au courant de cet événement? Il a eu lieu alors que tu terminais tes études universitaires.

GK : Il a eu lieu en juin 1989.

GB : Je ne peux pas prétendre que j'étais vraiment au courant de cet événement. J'ai peut-être vu des annonces au centre-ville – elles apparaissent toujours lorsqu'une conférence va bientôt avoir lieu – mais je n'avais pas vraiment de télé. Je n'étais pas un amateur de la CBX à l'époque, donc je ne peux pas dire que je savais exactement ce qui se passait et que j'étais au courant des politiques de la chose.

GK : Il y a donc eu le meurtre de Joe Rose, la formation de Réaction SIDA et l'activisme entourant la conférence en 1989. Tu n'étais donc pas vraiment au courant de ces choses.

GB : Oui. Enfin, nous avons entendu parler du meurtre. La communauté était plus cohésive. Je me rappelle de l'endroit où il a eu lieu. J'étais au courant de cet événement, mais je n'avais pas vraiment conscience de l'organisation liée au sida.

GK : Avant de parler de cette réunion de planification et de cette manifestation actupienne, pourrais-tu nous dire si tu t'impliquais auprès d'organismes gais ou de groupes du genre?

GB : Enfin, cela faisait partie de cette danse avec l'homophobie intériorisée et du fait de découvrir sa place dans le milieu LGBT. Je n'avais jamais trouvé un point d'entrée qui m'avait permis de participer en fonction de mon niveau de confort – c'est-à-dire en termes de pensées et d'analyses. Le VIH a donc cristallisé la santé, les droits et l'homosexualité pour moi. La somme de toutes ces choses m'intéresse et ce n'est pas une simple question d'homosexualité, mais de justice sociale – même avant de saisir le concept de la justice sociale, ces enjeux rassemblaient un tas de choses fascinantes, riches, complexes et exaspérantes qui nous demandaient de leur porter attention, de les analyser, de se servir de notre esprit et de notre corps... Toutes ces choses que tu pouvais faire afin de te sentir utile et que tu avais un rôle à jouer. Je n'étais pas à l'aise dans les bars, tu sais. Je fréquentais les bars lorsque j'étais totalement saoul, mais je les évitais autrement car cela dépassait ma zone de confort. Mais le fait de discuter et de travailler – ce genre de socialisation était beaucoup plus confortable et stimulant pour moi de bien des façons.

AS : Tu pouvais accomplir ces choses sans problème.

GB : Oui. Et il y avait toujours cette connotation sexuelle de présente en raison de l'énergie incroyable qui émanait d'une salle bondée de gens – des hommes et des femmes – qui étaient majoritairement très sexuels et ouverts sexuellement. L'intelligence est séduisante aussi. C'était donc possible de voir les gens briller de bien des façons.

GK : O.K. Tu pourrais peut-être nous parler un peu plus de ton introduction à ACT UP et de comment cela s'est passé pour toi. À quoi le groupe ressemblait-il, que faisait-il, comment était-il structuré?

GB : Je crois que j'étais accompagné de mon copain de l'époque et que nous sommes allés à une réunion au centre communautaire gai du Village. C'était dans une grande pièce ouverte au deuxième étage – il y avait des grandes tables au milieu de la salle où tout le monde étaient assis. Je crois que ce

fut notre première expérience avec ACT UP. Nous avons probablement vu une annonce dans un journal semblable au Now magazine... Comment s'appelait-il? Le Mirror, le Montreal Mirror.

Nous avons donc probablement vu quelque chose dans la section des petites annonces et nous avons décidé d'y aller. Mes souvenirs ne sont pas très clairs, mais j'étais assez intéressé pour dire oui et nous avons abouti à une réunion sur le Plateau tout près de l'avenue du Parc. Ce gars nommé Hugh était présent – il était traducteur et interprète du français à l'anglais. Le pauvre se remettait tout juste de l'herpès du visage grâce à des médicaments expérimentaux, mais il avait un appartement magnifique. Il avait un bureau avec des fenêtres et des portes vitrées dans son condo du troisième étage – c'était clairement un individu très intelligent et prospère. Nous avons donc planifié la manifestation à cet endroit. C'était vraiment...

GK : S'agissait-il de Hugh Ballem?

GB : Possiblement. Je ne me souviens pas de son nom de famille, mais peut-être. Donc en disant oui, je me suis impliqué dans cette réunion de planification ainsi que dans la manifestation quelques jours plus tard. La réunion a eu lieu le samedi ou le dimanche précédant la manifestation. Je me souviens simplement que c'était très dynamique et que c'était un environnement où les gens pouvaient vigoureusement exprimer leurs désaccords. Et la façon que David Shannon, Kalpesh Oza, Michael Hendricks et Hugh avaient de... C'était des gars qui ne se cachaient pas de leurs opinions et qui avaient une certaine façon d'interagir entre eux qui me plaisait. Les grâces sociales n'avaient pas vraiment leur place. C'était un environnement où régnait le respect, mais pas nécessairement la considération. [rires] Ce n'était pas très formel et ce n'était pas institutionnel. Les gens n'étaient pas prudents dans leurs échanges avec les autres car les enjeux semblaient considérables.

GK : Blane était-il impliqué?

GB : Je crois que Blane s'impliquait déjà à cette époque. Je sais qu'il s'impliquait et je me souviens d'avoir échangé avec lui à de nombreuses reprises, mais je ne sais pas s'il était présent à la table. Ça aurait été vers février, mars ou avril 1990. J'imagine qu'il a déménagé ici après la conférence sur le sida.

GK : Je crois que oui.

GB : Je me souviens de son appartement, donc j'imagine qu'il était dans les parages.

AS : Cela m'a l'air d'un petit groupe de planification. Te souviens-tu si beaucoup de gens de Montréal ont participé à cette manifestation ou à des manifestations subséquentes?

GB : Oui, beaucoup de gens de Montréal y étaient. Comme vous l'avez probablement constaté, Michael et son conjoint René sont des archivistes remarquables, donc je me souviens de l'article. Je crois que j'en ai toujours une copie à la maison. Je n'ai pas eu la chance de la retrouver dans mes choses, mais je peux m'en occuper. Michael a gardé et envoyé des choses au fil des années. Cela me semblait être une foule respectable – la manifestation rassembla entre 50 et 100 personnes tout près du Complexe Desjardins. C'était carrément en face de la Place des Arts et nous avons tracé le contour du corps des gens à la craie...

GK : Sais-tu s'il s'agissait de la première manifestation organisée par ACT UP?

GB : Honnêtement, je l'ignore.

GK : Car je crois que nous savons que la première manifestation actupienne d'envergure qui eut lieu à Montréal fut organisée lors de l'anniversaire de la mort de Joe Rose.

GB : O.K., et quand est-il mort? Au printemps de 1989?

GK : Oui, je crois que c'était en mars.

GB : Donc il s'agissait très probablement de...

GK : À vrai dire, la manifestation dont je parle aurait eu lieu le 19 mars.

GB : Oui. D'après ce que je me souviens de l'imagine, il faisait froid et c'était toujours l'hiver. Nous avons eu froid lorsque nous nous sommes couchés sur le sol, donc il s'agissait très probablement de cette manifestation d'anniversaire.

AS : Te souviens-tu sur la plupart des personnes présentes se sont couchées sur le sol afin de se faire tracer à la craie?

GB : La majorité d'entre elles, mais pas toutes. Il y avait des gens qui ont pris part au die-in et d'autres qui sont restés debout afin de documenter ce qui se passait. Il y avait une bande de gouines qui étudiaient en communications à Concordia qui documentaient tout – plutôt que de se coucher, elles nous documentaient alors que nous étions couchés. Mais je crois que la participation était assez élevée. Je me rappelle que j'y étais avec un tas de gens que j'avais connus à McGill. Le gars que je fréquentais avait quelques années de moins que moi, donc il y était avec les personnes avec qui il faisait son baccalauréat. Je crois qu'ils ont également organisé des événements dans le cadre de la journée mondiale du sida ou de la semaine de sensibilisation au sida à McGill, donc ces groupes se chevauchaient parfois.

AS : Te souviens-tu de ce que vous avez fait après la manifestation?

GB : Nous sommes allés dans un bar de la rue Sainte-Catherine et nous avons bu [rires]. J'ai trompé mon copain ce soir-là. [rires]

GK : Nous pouvons omettre ce détail de la transcription si tu veux.

GB : Non, ça va.

GK : O.K. alors, nous voulons des noms! Non, non. [rires]

GB : Je suis tombé amoureux d'un jeune homme très dynamique lors de cette soirée. Il s'appelait Jamie Marois. Je l'avais rencontré lors de la réunion de planification – tout d'abord à la grosse réunion hebdomadaire, puis à la petite séance d'organisation avec James Paul. Il avait vécu à New York pendant quelques années alors que l'épidémie battait son plein. Après son baccalauréat, il a commencé à passer

son temps entre New York et Provincetown. Beaucoup d'hommes gais plus âgés faisaient la même chose, mais il était jeune. Il travaillait au noir chez un antiquaire...

AS : In Provincetown?

GB : Non, à New York. Il a travaillé dans des auberges à Provincetown par la suite. Il avait un cercle d'amis composé d'hommes plus âgés – des propriétaires d'antiquaires, des cinéastes, des architectes et ainsi de suite. Il était familier avec ACT UP New York – il avait fréquenté leurs réunions et il avait témoigné du ravage engendré par le virus au sein de cette communauté de Provincetown. Il avait pris part à une étude clinique lorsqu'il y était – non pas un essai en matière de prévention, mais plutôt une étude sur la séroconversion menée auprès d'une grande cohorte. Il avait pris part à une étude clinique lorsqu'il y était et il était meurtri par le VIH et la peur du VIH, mais il est quand même revenu afin de faire son baccalauréat, sa maîtrise et son doctorat en médecine. Il faisait un stage en santé publique lorsqu'il est mort. Cela l'avait poussé à retourner aux études et à s'orienter vers quelque chose de totalement différent car ses champs d'études antérieurs avaient été les arts, la sémiotique et le théâtre. Lorsqu'il est revenu, il s'est tourné vers ACT UP Montréal et l'activisme sida. Il a travaillé dans le laboratoire de Mark Wainberg à l'hôpital général juif. Il a découvert le 3TC [Lamivudine, Epivir] – le médicament antirétroviral 3TC. Mark Wainberg est un pionnier de la recherche scientifique en matière de VIH au Canada, donc il a travaillé à son laboratoire.

AS : Il semble très séduisant. N'importe qui aurait...

GB : Oui. Il était vraiment sexy, très énergique et tout simplement...

AS : ...brillant.

GB : J'étais très timide et je n'étais pas très social, donc je n'étais pas habitué de fréquenter un gars comme lui.

AS : Comment s'appelait-il?

GB : James Paul Marois, Jamie Marois.

AS : Il a donc fait toutes ces études et ce travail à Montréal?

GB : Oui. Il a quitté la maison familiale à 14 ans et il a payé la totalité de ses études jusqu'à la complétion de ses études supérieures en médecine. Il a fait ses études en médecine à la U of T [l'Université de Toronto]. Donc en 1995 ou en 1996, il est venu à l'U of T afin d'étudier la médecine.

AS : Et il travaillait en santé publique ici?

GB : Je ne sais pas s'il avait déjà complété sa résidence et s'il s'agissait d'une formation en santé publique qu'il avait complété après avoir fait sa résidence. Je crois que c'était probablement le cas et il avait effectivement travaillé ici à Toronto.

AS : Et il s'impliquait au sein d'ACT UP Montréal en tant que...?

GB : Je dirais qu'il se serait impliqué depuis le début car il venait de...

AS : ...de New York.

GB : Oui, il serait probablement revenu pendant l'été de la conférence sur le sida car il avait été accepté à McGill. Il est donc venu s'établir ici après avoir passé quelques années à Provincetown et à New York.

AS : C'est vraiment intéressant d'en apprendre à son sujet car c'est fascinant de savoir qui voyageait entre le Canada et les États-Unis. Pour ce qui est des personnes qui sont venues à Montreal, nous avons surtout entendu parler de Blane. Ces renseignements sont donc très utiles.

GB : Oui. Et il fréquentait les réunions hebdomadaires, donc il connaissait ce milieu. J'ai l'impression que ce dernier transgressait la classe sociale, le genre et la race là-bas beaucoup plus qu'à Montréal. Enfin, Montréal n'était pas une ville très hétérogène à l'époque. Il a donc apporté cette compréhension et cette méthode organisationnelle de New York avec lui.

AS : Ces choses auraient donc été plus présentes dans les conversations.

GB : Bien, tout était dans leur façon de fonctionner. Nous aimions tout disséquer et tout passer en revue. Les femmes étaient incluses car cela permettait un peu d'atténuer le délire – nous avions des listes d'orateurs. Il était évident que les gens avaient une expérience organisationnelle, mais c'était aussi bien d'avoir des personnes qui savaient comment ACT UP fonctionnait. La lecture du crédo actupien en début de séance : « Nous sommes ACT UP, blah blah blah... Si vous êtes membre d'un... » Tout le blah blah habituel, tu vois? « Si vous êtes membre des forces de l'ordre, identifiez-vous maintenant. » Je crois que cette façon de travailler et de nous organiser en petits groupes venait principalement de Michael Hendricks. Il est maoïste, pas vrai? Il encourageait donc beaucoup l'organisation en petits groupes. Il était très contrôlant, mais les gens le respectaient car il mettait également la main à la pâte. Il ne disait pas aux gens quoi faire sans y contribuer lui-même. Enfin, j'ai tellement appris sur la façon de faire les choses, sur la manière d'interagir avec les gens et sur cette cause commune – cela m'a servi autant que cela m'a nuit dans des milieux organisés et institutionnels. Ils ne fonctionnent simplement pas de cette façon, mais ma tendance naturelle au début de cet apprentissage était de dire : « Si ce que vous faites vous tient vraiment à cœur, vous allez travailler tous ensemble pour réaliser vos objectifs. » Et les gens allaient voir à leurs propres égos. Ce n'était pas comme s'il n'y avait pas de personnalités très fortes d'impliquées.

AS : Oui, c'est intéressant lorsque l'importance que les gens accordent au travail démontre qu'il y a une réelle urgence.

GB : Oui. Il y avait une urgence qui s'était largement dissipée après 1995, 1996 et 1997 pour bien des gens.

AS : Comment as-tu vécu cette urgence au début de ton implication?

GB : Les gens de ton entourage étaient malades. J'ai été chanceux d'être sorti du placard au début de la vingtaine car je ne connaissais pas beaucoup de gars séropositifs. Je les ai rencontrés à travers ACT UP.

Mais les familles choisies et les colocataires de certaines personnes... Cela affectait tout le monde, tu vois. Les gens à la table étaient affectés. Ils connaissaient des gens à des stades de maladie plus ou moins avancés qui étaient mourants, qui prenaient des pilules gigantesques de ddi [didanosine] lorsqu'ils y avaient accès et qui lisaient tout le matériel en lien au traitement qui leur tombait sous la main. C'était très sérieux et le VIH faisait partie de leur réalité quotidienne, donc il avait cette urgence. Les gens avaient des colocataires séropositifs, donc ils en étaient témoins. Il y avait une urgence qui était impossible à ignorer. Je crois qu'elle se manifestait à travers... les réunions étaient toujours énergétiques et passionnées, tu vois. Les gens s'engueulaient, les désaccords étaient sérieux et les personnalités étaient fortes.

AS : Est-ce que le vécu des gens influençait les activités d'ACT UP? J'imagine que oui, mais je me demande comment.

GB : Le traitement, l'accès au traitement.

AS : O.K.

GB : La santé et les services sociaux – le traitement était prioritaire. Non seulement le traitement, mais qui s'acquittera de la facture. Il y avait cet enjeu, il y avait la prévention et il y avait la création de ressources communautaires. Nous avons donc ce... C'était un format vraiment bizarre. Je crois qu'il faisait 11x17" et qu'il était plié. C'était cette affiche sur le sécurisexe en français et en anglais – Michael vous l'a probablement montré. Nous faisons donc les choses que les institutions ne faisaient pas. C'est comme ce que nous faisons aujourd'hui – comme ce que je fais aujourd'hui en tant qu'analyste politique. Connaissez votre science, connaissez vos faits, connaissez votre audience, sachez comment ils interagissent entre eux et dressez le meilleur portrait possible de ce qui se passe afin d'attirer leur attention sans les stigmatiser. Je me souviens d'avoir participé et d'avoir écrit des choses à ce propos... Mais notre crédo fut toujours : « Tu peux apprendre et tu peux y arriver. On va le faire ensemble. » Il s'agissait de dire oui et rien ne se faisait si les gens ne disaient pas oui. Personne ne tentait de convaincre les autres de dire oui – autrement dit, certaines personnes disaient oui et si les autres ne disaient pas oui, cela ne se faisait pas faire ou cela se faisait faire par les gens qui étaient en faveur de ce projet. Je n'ai jamais vraiment revu cette façon de fonctionner par la suite, mais ce fut aussi une leçon d'apprise. Je crois que j'en étais à un certain stade de ma vie pour ce qui est de l'énergie du groupe et que j'étais vraiment attaché à cette façon de faire. Et il n'y avait pas de jugement. Dès qu'une personne disait oui, elle était considérée comme égale simplement car elle avait dit oui. Il n'y avait donc pas de hiérarchie. Évidemment, certaines personnes étaient plus vieilles ou plus jeunes, certaines avaient plus d'expérience et d'autres avaient une compréhension acceptable ou moindre du français ou des faits scientifiques, mais il n'y avait rien que les gens ne pouvaient pas apprendre ou tenter d'accomplir.

GK : Il y a donc deux aspects que j'aimerais discuter davantage – quelle était la langue opérationnelle d'ACT UP Montréal?

GB : C'était l'anglais.

GK : Je voulais en savoir plus à ce sujet. Le fait que le groupe opérait en anglais pendant cette période de l'histoire du Québec est intéressant, donc tu pourrais peut-être en parler davantage. Tu as aussi parlé de la relation entre les grandes réunions générales et les réunions plus petites. De

quelle façon le groupe opérait-il généralement – les gens assistaient-ils à des réunions hebdomadaires?

GB : Je n'arrive pas à me... C'était il y a longtemps.

GK : Oui. [rires]

GB : Peu importe si elles étaient hebdomadaires ou non, j'imagine que le groupe tenait des réunions sur une base régulière car il publiait des annonces dans le Mirror. Elles étaient donc hebdomadaires ou bimensuelles. Les gens avaient peut-être ressenti le besoin d'organiser quelque chose régulièrement, donc il s'agissait peut-être de réunions hebdomadaires. Beaucoup de gens allaient à l'école – je crois que le McGill Daily était dirigé par Michael Smith, un activiste queer qui œuvrait à l'université et partout ailleurs. Il y avait aussi Tyler – il est venu ici de San Francisco, alors j'imagine qu'il connaissait les factions américaines d'ACT UP. Tyler-quelque chose. Je ne me souviens pas de son nom de famille. Il y avait Kevin Kubeck et son partenaire Miguel. Je les ai tous rencontrés à travers ACT UP. Tyler aurait sans doute apporté certaines conventions actupiennes des États-Unis avec lui. Les gens connaissaient les groupes actupiens des États-Unis – surtout après les avoir côtoyés lors de la conférence internationale sur le sida à Montréal. Ils nous ont donc légué cette habitude de tenir des réunions régulières et des réunions de planification afin de réellement mettre les choses en branle... Il y avait des réunions de cuisine avec de la bouffe, du pot, de l'alcool ou de la coke – avec peu importe ce que les gens avaient à portée de main. Je me souviens d'avoir assisté à des réunions chez Bill Morris. Bill était l'un des gérants du bar de cuir – c'était le grand bar de cuir. Il avait un bel appartement dans le Village où nous nous rencontrions. Nous nous sommes aussi souvent réunis à la maison de Michael Hendricks sur le Plateau. C'était un endroit génial pour travailler. J'imagine qu'il y avait aussi des rencontres au centre communautaire avant les manifestations et lorsque nous devions bricoler – c'était un grand espace parfait pour faire des affiches.

AS : Et rassembler beaucoup de gens. Dans quels groupes de travail étais-tu impliqué?

GB : Je l'ignore. [rires] Je n'arrive pas à m'en rappeler.

GK : Comme nous sommes sur ce sujet, de quelle façon... C'est-à-dire de la façon donc ACT UP était structuré... Y avait-il des comités spécifiques qui, par exemple, se penchaient sur les enjeux liés au traitement ou est-ce qu'il y avait une réunion générale où les gens disaient : « Nous voulons vraiment faire cela. Établissons un groupe de travail afin de prendre cela en charge. » ou encore « Tenons une réunion dans quelques jours – les gens disponibles s'en chargeront. »

GB : Je crois que le groupe adoptait surtout cette dernière façon de faire. Enfin, il s'agissait d'identifier les enjeux et... Les gens devenaient érudits. Contrairement à aujourd'hui, tout le monde avait des connaissances en matière de traitement. Tout le monde avait des connaissances de base pour ce qui est du traitement car il y avait cette urgence. Voilà ce que les gens réclamaient. Les médias véhiculaient des propos discriminatoires qui devaient être adressés. Ils devaient également encourager le gouvernement à agir, mais je crois le fait de rendre le traitement et les services accessibles était l'enjeu principal.

AS : Et nous réfléchissons parfois ainsi à l'attention que nous portons – que les organismes et les groupes desservant les personnes vivant avec le sida portent au traitement et à la possibilité qu'ils

pourraient continuer de vivre plutôt que de mourir... Voilà l'une des différences principales entre les personnes qui ne se préoccupent que de la prévention et du bien-être des gens séronégatifs. J'aimerais éventuellement parler de l'activisme en lien à l'accès aux médicaments.

GB : Oui. C'était de traitement dont il était question et les gens se demandaient s'ils devaient boire de l'urine. Les gens ne faisaient que suivre les recommandations en vogue avant l'arrivée de l'Internet. Je crois donc que c'était principalement du matériel imprimé qui était circulé et partagé que les gens lisaient. Et peut-être que... J'ignore comment les gens se procuraient ce matériel et comment ce dernier était distribué. Je crois que l'Androgyne – cette librairie sur Saint-Laurent – y était peut-être pour quelque chose... Je savais qu'elle recevait des numéros de Diseased Pariah News et de d'autres zines américains, mais elle a distribué aussi peut-être du matériel plus axé sur le traitement.

GK : Pour continuer dans cette lignée, d'après ce que nous avons entendu lors de d'autres entretiens, il semble que les connexions principales étaient avec les États-Unis. Les inspirations principales étaient les groupes ACT UP de New York ou de San Francisco.

GB : Oui, c'était là que...

GK : Enfin, c'est intéressant car AIDS ACTION NOW! opérait à Toronto pendant la même époque et travaillait sur des enjeux semblables, mais on dirait qu'il n'y avait presque pas de liens entre les deux groupes. Te souviens-tu s'il y avait une connexion?

GB : Il y avait cette société québécoise distincte et il y avait ce corridor « Québec-Vermont-New York » qui descendait jusqu'à Boston. Autrement dit, les Québécois ne voyageaient pas vers l'ouest à l'époque. Les gens des petites villes ontariennes se rendaient souvent à Montréal car la vie gaie y était beaucoup plus intéressante qu'à Toronto. J'ai l'impression que les gens se rendaient à Montréal lorsqu'ils voulaient trouver une communauté sexuelle vibrante où ils pouvaient être eux-mêmes. Certains gens avaient des liens avec Toronto, mais ces derniers ne semblaient pas très importants. Je crois que certaines personnes de la communauté du travail du sexe auraient eues ce genre de liens, mais les gens allaient à Montréal car ils voulaient être à Montréal. Il y avait aussi cette dynamique Montréal-Toronto qui existe peut-être encore, mais lorsque j'étais à l'université, c'était Toronto-Montréal. Les gens avaient beaucoup plus tendance à connaître des personnes d'Ottawa en raison de la proximité, des frontières et de Hull. Mais ouais, la plupart des liens étaient au sud. C'était facile de se tenir au courant de ce qui se passait aux États-Unis car les choses étaient documentées. Leur façon de documenter et de publiciser ce qu'ils faisaient était géniale et elle avait une portée nationale.

GK : Il y a aussi le fait que d'après ce que nous avons pu constater, AIDS ACTION NOW! n'avait pas aucune notion de ce qui se passait à Montréal. C'était ainsi même si – au moins au tout début – un francophone issu du milieu gai et queer montréalais nommé Bernard Courte était plutôt impliqué avec AIDS ACTION NOW! et traduisait beaucoup de matériel vers le français. Enfin, même si ACT UP Montréal avait du matériel en français, AIDS Action News! avait beaucoup plus de contenu français que la plupart de leur matériel.

GB : Je crois que tu as absolument raison. Les personnes qui auraient été d'accord avec les politiques linguistiques ou le fait d'être minoritaire auraient donc été des francophones déracinés ou des personnes ayant décidé de s'établir à Toronto...

GK : C'est ça.

GB : ...et de faire ce qu'elles pouvaient pour leur communauté là-bas – c'était une dynamique très intéressante. Je crois que l'on peut dire que certains gens avaient cette perception que les échos de la révolution tranquille se faisaient toujours entendre. Nous étions aux prises avec une population passive qui ne transigeait pas avec les institutions. « Quoi? Il ne fait pas en parler. Il ne faut pas attirer l'attention sur ça. C'est gai et c'est mauvais. Il ne fait pas attirer l'attention sur ça. » Bien entendu, il y avait des exceptions – des exceptions importantes – car la langue représentait un fossé important. C'était une question de culture, de langue et d'histoire, donc le fait que les gens qui tentaient de brasser les choses n'appartenaient pas nécessairement à la culture qu'ils perturbaient n'était pas surprenant. C'était ainsi car je crois que les ramifications n'étaient pas aussi sérieuses pour les personnes qui n'appartenaient pas à cette culture.

GK : Te souviens-tu si quelqu'un a déjà proposé d'abandonner l'anglais et d'utiliser le français comme langue de travail du groupe? Cela aurait été une pratique courante pour beaucoup de groupes montréalais à cette époque.

GB : Oui, mais je n'arrive pas à m'en rappeler. Enfin, les gens parlaient français et nous avions aussi Luc Desaulniers – il travaillait dans plusieurs bars, il était très actif et il avait un bel appartement dans le Village. Il était clairement francophone, mais ce n'était pas un séparatiste linguistique, tu vois? L'anglais et le français se mélangeaient beaucoup dans les bars – ce n'était pas vraiment le cas des tavernes locales de la rue Sainte-Catherine, mais plus dans les bars et les restaurants huppés comme le Saloon. Les gens avaient une perspective élargie – ils voyageaient à New York et ils aimaient visiter New York. Ils étaient donc plus ouverts d'esprit.

GK : Oui, absolument.

GB : Donc oui, les politiques linguistiques étaient constamment présentes et les gens finissaient éventuellement par dire : « Fuck ça! Nous avons du pain sur la planche. » Nous avions aussi Michael et René. Bon, René est francophone et la langue adoptive de Michael est le français. Il le massacre totalement, ou il le massacrait à l'époque. [rires] C'était pareil pour nous tous, mais Paul parlait français et David Shannon, qui avait grandi à Westmount, le parlait aussi. Il travaillait comme traducteur et comme interprète, donc son français était impeccable. Nous pouvions nous arranger pour ce qui est de la communication – le véritable enjeu était le fossé culturel entre les hommes gais, les femmes lesbiennes et les activistes. Il était toujours profond, mais je crois qu'il y avait des liens individuels. Peu importe si notre perception était juste ou erronée, je crois que nous avons cette idée que les membres de la communauté gaie francophone ne militaient généralement pas autant que les gens de New York. C'était peut-être simplement dû au fait que la population montréalaise était moins nombreuse – peu importe la population, le nombre de gens prêts à faire ce faire de travail et à se battre était restreint. Il y avait Douglas Buckley-Couvrette – il a été candidat aux élections. C'était un gosse de militaire et il était bilingue. Il avait grandi sur des bases. Je crois que sa mère était française. Son père s'appelait Buckley.

AS : Sa mère s'appelait Couvrette?

GB : Je crois que oui. Donc ouais, il y avait assez de gens pour couvrir les deux côtés linguistiques.

GK : Pourrais-on parler plus spécifiquement du traitement pour un moment?

GB : Oui.

GK : Le traitement regroupe plusieurs enjeux. Il y a les renseignements de base en lien au traitement et le fait d'accéder aux traitements en tentant de déterminer qui payerait la facture. Selon tes souvenirs, que faisait ACT UP en matière d'accès au traitement et de renseignements en lien au traitement?

GB : Je me souviens que nous avons eu une manifestation... Nous n'étions pas contre le fait de diaboliser les politiciens et les ministres, donc il y avait beaucoup d'affiches et de graphiques intéressants. Nous avons eu une démonstration devant les bureaux du ministère de la Santé et des Services sociaux en face de l'Institut thoracique de Montréal sur Saint-Urbain. Nous avons planté des croix sur le terrain – je ne sais pas si tu as vu les photos. René en a pris beaucoup. Je crois que cela ciblait carrément le ministre pour ce qui est de l'accès aux médicaments et aux services. Lorsque je lisais les questions, je ne sais pas si j'avais le même désir de comprendre ce tas de procédés bureaucratiques frustrants à cette époque que j'ai aujourd'hui. Je crois que j'avais une vue d'ensemble de la chose, mais comme la bureaucratie québécoise se déroulait en français et que le matériel sur Internet n'était pas traduit, je ne crois pas que je m'attardais vraiment sur ces questions. Je comprenais ce qui se passait. Je savais pourquoi nous faisons ces demandes, mais je ne crois pas que je participais au développement stratégique autant que d'autres personnes qui connaissaient mieux les enjeux, la bureaucratie ainsi que ce qui était nécessaire. Nous étions tous en mesure de parler aux passants lors des manifestations et nous nous efforcions toujours d'établir ce lien... Nous tentions de susciter l'intérêt de la population et nous distribuions des pamphlets. Il y avait également la commission scolaire catholique et leur position sur le sécurisexe et les condoms. Il s'agissait d'une autre cible qui était beaucoup moins technique et plus facile à comprendre.

GK : Parmi les choses que Michael a soulevé – à vrai dire, il a abordé le sujet lors d'une correspondance par courriel avant que nous le contactions dans le cadre de ce projet – était qu'ACT UP... Il semblait dire qu'ACT UP travaillait fort afin de faire en sorte que les médicaments dont les gens avaient besoin soient catégorisés de certaines façons – par exemple, le fait de classer un médicament comme traitement expérimental ferait en sorte qu'il soit couvert même lorsque les gens n'étaient pas sur le bien-être. Ce n'était pas à travers le formulaire provincial de médicaments qui les couvraient, mais ACT UP a trouvé une autre avenue efficace afin de voir à ce que les gens puissent accéder à des traitements qui étaient plutôt dispendieux lorsqu'ils n'étaient pas couverts. As-tu des choses à nous dire sur ce...?

GB : Pour être honnête, je n'en sais pas beaucoup sur ce sujet. Je sais que c'était un enjeu de taille. C'était une question de vie ou de mort pour certaines personnes, mais je ne... Enfin, je me rappelle d'avoir collé des affiches, mais je ne me souviens pas des détails entourant ce changement.

AS : Il y avait donc des médicaments auxquels les gens pouvaient accéder s'ils avaient les moyens financiers de le faire. Enfin, j'en ai beaucoup appris sur comment les choses se sont passées du côté de l'Ontario lorsque le programme Trillium fut créé. Tu n'as pas besoin de trop y penser si tu ne t'en souviens pas, mais ces choses m'intéressent beaucoup. Nous en avons un peu appris sur

comment cela s'est passé en Nouvelle-Écosse – la situation était aussi grave là-bas. Je suis tout simplement fasciné par les différences dans l'application d'un système de santé fédéral soi-disant universel dans des contextes provinciaux extrêmement différents.

GB : Je dirais qu'il s'agit d'un système bureaucratique français – c'est-à-dire français de France – et non d'un système basé sur les ajouts. Enfin, le Québec a un régime universel d'assurance-médicaments. Peu importe si l'assurance est publique ou privée, le formulaire de médicaments demeure le même. Les assureurs privés doivent couvrir au moins le formulaire, donc cela se rapproche vraiment d'un système de santé universel. Les gens ont accès aux services médicaux et aux médicaments. Les choses ont donc toujours été différentes ici.

AS : Et ce formulaire universel n'existait pas avant ACT UP, c'est ça?

GB : Je ne crois pas. Je ne sais pas trop quels changements le groupe a été en mesure d'entraîner. Honnêtement, je l'ignore. Il y a eu une période où je suis retourné aux études et je tentais de... C'était très dur de concilier l'univers actupien avec le monde privilégié de l'école de droit. J'ai donc dû bloquer ces choses. Je ne m'en suis pas dissocié complètement, mais je ne pouvais simplement pas continuer de participer à certaines activités car le fait d'intégrer cet environnement représentait un défi de taille – un énorme défi culturel. Je savais pourquoi je prenais ce parcours, mais la plupart des gens faisaient des études en droit pour des raisons différentes. [rires]

AS : Le milieu de l'activisme sida semblait traverser une période assez pénible pendant un moment, alors j'imagine que le contraste était vraiment prononcé entre le monde de l'activisme et...

GB : Oui. J'ai dû faire de gros efforts mentaux et me battre très fort afin de survivre l'environnement de l'école de droit. C'est ironique – et j'ai appris cette leçon beaucoup plus tard dans ma vie – mais le fait de croire en une cause peut nous permettre de survivre dans des environnements difficiles. Mon instinct naturel était de me replier sur moi-même, de garder la tête baissée et de me concentrer sur ce qui était en face de moi, donc je n'avais pas d'appréciation pour cet équilibre. Cela semblait nécessiter plus de travail, d'énergie émotionnelle et d'énergie intellectuelle, donc je me suis retiré de ces choses d'une certaine façon.

AS : Ouais.

GK : O.K. Pour en revenir à ACT UP pour un moment, nous savons que le groupe était impliqué dans d'autres efforts. Je vais poser cette question rapidement car je ne crois pas que tu seras capable de nous en dire beaucoup...

GB : Je vais essayer.

GK : Tu es donc au courant de ce qui s'est passé à Québec. Selon les dires de Michael, ce programme national d'assurance-médicaments fut instauré après l'élection du PQ en 1995. Il a aussi insinué qu'il y a eu une campagne au préalable afin que les gens vivant avec le sida et le VIH reçoivent le même financement que les personnes âgées et les individus atteints de cancers.

GB : Je me souviens que c'était l'un des buts du groupe. Cela me semble exact même à l'époque de... Nous avons organisé une manifestation près du Palais des Congrès de Montréal. Je ne me rappelle pas de la date exacte, mais je crois que c'était le but de cette manifestation. Je ne sais pas qui se rencontrait – peut-être que c'était le Parti libéral – mais nous étions au Palais des Congrès où la conférence internationale sur le sida avait eu lieu. Je me souviens d'une manifestation qui s'était déroulée en face de... Dans le quartier chinois, il y a le YMCA, le Palais des Congrès et une terrasse ici [il indique l'endroit sur une feuille], donc cela s'est passé à cet endroit. J'imagine que nous étions en train de protester ce qui se passait à l'intérieur et que nous tentions de solliciter l'attention d'à peu près n'importe qui. Je crois que c'était une conférence organisée par le gouvernement ou le parti libéral ou bien une sorte de colloque. C'était un truc qui s'apparentait à nos activités car j'en garde un souvenir clair. Mais lorsque le programme fut lancé en 1995, j'étais en train de regarder le référendum à partir de mon salon de Toronto en tant que spectateur engagé qui venait tout juste de quitter le Québec. Tout au long de mes études en droit, je ne m'impliquais pas dans la même capacité. Je m'intéressais toujours aux enjeux liés au VIH et au sida, mais plus dans une optique de lois et de politiques. Je ne faisais donc pas vraiment partie des efforts militants qui prenaient place au Québec.

GK : As-tu des souvenirs du parc du sida qui datent de ton passage chez ACT UP?

GB : Oui, j'en garde plusieurs souvenirs. Je me souviens que Jamie était sur mes épaules ou que j'étais sur les épaules de Jamie et que nous étions en train d'enlever la pancarte du parc ou de mettre notre propre pancarte. La ville de Montréal a ses propres pancartes qui portent l'emblème de la ville – nous étions en train de la recouvrir ou de la remplacer. Nous avons également accroché des rubans rouges dans tous les arbres.

GK : Oui, je ne me rappelais pas de ça.

GB : Oui – il y avait aussi une grande banderole d'ACT UP sur le côté de l'édifice avoisinant. Nous avions un architecte paysagiste qui s'appelait Normand – ou était-ce son conjoint Mark? L'un d'entre eux a conçu le parc et cela a fini par passer. Les gens ont vraiment fait pression sur l'administration municipale. Enfin, il y avait tellement de parc nommés d'après des individus et nous n'avions pas le droit de nommer celui-là d'après une maladie. « Allez trouver le parc nommé en l'honneur des survivants de telle peste. » Alors, cet débat, proposition et contrepoint et avance, avance, avance. Je crois que c'est probablement ce qui a poussé Douglas à vraiment s'impliquer dans les politiques municipales. C'était ces échanges avec la bureaucratie municipale afin d'obtenir ce mémorial. Ce n'était pas sensé... De manière typiquement actupienne, ce n'était pas sensé être un jardin mémorial ou un cimetière, mais c'était un lieu de rassemblement, de colère, d'activisme et de plein d'autres choses. Ce n'était pas simplement un joli monument. Ce fut jadis un parc que les gars fréquentaient afin de draguer et de regarder les gens se promener sur ce tronçon achalandé du Village – je me souviens donc de ces efforts militants et de cette campagne. Je crois que nous avions une pancarte avec... Je crois que Jean Doré était le maire de l'époque – voilà une image avec sa face sur quelque chose.

AS : Vous lui demandiez de regarder la chose différemment.

GB : Et nous accrochions des rubans rouges dans les arbres. C'était des moments euphoriques – nous sentions que nous étions en contrôle et nous étions vraiment au-delà de notre zone de confort. Nous

n'avions pas besoin de drogues, tu sais. Il y avait assez d'adrénaline et de psychotropes. Les médicaments pour le VIH étaient toujours nécessaires, mais les substances psychotropes... [rires]

GK : Non, nous savons. [rires]

GB : Oui. C'était une euphorie naturelle engendrée par le fait de riposter et de se sentir puissants.

AS : Et de parfois gagner.

GB : Oui, de défendre une cause juste et de gagner à l'occasion.

GK : Tu as mentionné au préalable que les femmes étaient aussi présentes au sein d'ACT UP et que ce facteur était très important, mais je me demandais si tu pourrais nous en parler davantage. Pourrais-tu également nous dire si tu te souviens d'actions spécifiques qu'ACT UP aurait mené en lien au sida, aux femmes et au VIH?

GB : Oui. Je ne sais pas si vous avez vu la photo des femmes masquées lors de la manifestation en lien au VIH qui a défilé sur Sainte-Catherine? Je l'ai probablement eue lorsque j'ai commencé à travailler ici...

AS : Tu l'as avec toi? Cool!

[il cherche la photo]

GB : Peut-être que c'était autre chose. Ce n'est pas la photo avec les masques – c'était pour sensibiliser les gens au nombre de femmes mortes jusqu'à présent et à la présomption qu'il y en avait beaucoup plus dont le certificat de décès ne faisait pas mention de VIH...

AS : Te souviens-tu de certaines des personnes présentes?

GB : Oui, voilà Jo-Anne Pickel. C'est la vice-présidente du Tribunal des droits de la personne de l'Ontario. Je crois que c'est le TDPO.

GK : O.K.

GB : Elle a donc faite sa maîtrise en travail social à McGill ou à l'U of T avant de faire son bac en droit à McGill et ses études supérieures en droit à l'U of T. Elle a obtenu son doctorat en droit et elle a travaillé dans un cabinet juridique torontois nommé Cavalluzzo Hayes Shilton McIntyre. Ils se spécialisaient en droit du travail et en droits de la personne. Elle travaille maintenant au Tribunal des droits de la personne de l'Ontario. Voilà Catherine Polk. C'était une très bonne amie de mon chum Jamie. Elle était plus jeune que lui car il était retourné aux études afin d'obtenir un autre baccalauréat en sciences – c'était une très bonne amie et partenaire d'études qui venait du Ghana. C'était très intéressant car sa mère et sa famille ghanéenne étaient très religieuses, mais son ami le militant anti-sida gai a toujours été bien accueilli. [il regarde des photos] Oh, Leslie. C'était la coloc de Douglas Buckley et c'était une vraie battante – je crois qu'ils se sont rencontrés lorsqu'ils habitaient la vallée de l'Outaouais.

C'était une militante très active. Elle travaillait dans les bars, elle faisait des boulots temporaires au passage et elle aimait boire. Elle aimait sa boisson comme nous tous. Elle était souvent dans les parages.

GK : Les photos sont toujours géniales.

GB : René en a pris énormément.

GK : Nous en avons maintenant quelques-unes.

AS : Puis ils les ont donnés aux archives, mais j'aime quand même avoir la description des gens. Étais-tu à cette manifestation?

GB : Oui.

GK : Crois-tu que René a pris cette photo?

GB : Probablement. Si je l'ai, c'est probablement car c'est lui qui l'a pris et que lui et Michael me l'ont donné. Michael et René m'ont envoyé un tas de trucs lorsque Jamie est mort.

AS : Avez-vous été en couple pendant tout ce temps?

GB : Non. Nous nous sommes réconciliés après six ans de séparation.

AS : Juste avant sa mort.

GB : Oui, nous nous sommes réconciliés. Je ne reconnais pas vraiment d'autres personnes...

AS : J'ai l'impression que nous devrions nous entretenir avec Jo-Anne Pickel.

GB : Oui. Elle aidait à l'organisation de la semaine de sensibilisation au sida à McGill. Elle travaillait à la station radio de McGill – la CKUT.

GK : Ouais.

GB : Elle connaissait beaucoup des gouines en communications à Concordia.

AS : J'adore cette catégorie, les gouines en communications de Concordia. [rires]

GB : C'était vraiment le cas, pas vrai? Elles ont ouvert le bal pour ce qui est d'utiliser les médias à des fins sociales. Enfin, c'était en 1991 et le moment était venu de... Je crois que nous militions pour la couverture des médicaments.

AS : Ouais, voilà une affiche sur l'AZT [la zidovudine]. [dans la photo]

GB : Nous avons organisé une manifestation avec des masques funéraires hissés sur des bâtons – tu en a probablement des photos. Nous avons fait des masques blancs avec du plâtre de Paris. C'était la

manifestation qui marquait la journée mondiale du sida, mais plutôt que de se limiter à faire du bruit, nous n'avons pas demandé la permission de manifester et nous n'avons pas de permis. Nous nous sommes carrément approprié la rue Sainte-Catherine. Il y a eu un cortège funéraire silencieux qui est parti du centre-ville et qui a défilé jusqu'au Village – c'était très puissant.

AS : Il y avait beaucoup de gens présents.

GB : Il y avait beaucoup de manifestations à cette époque. Les Montréalais manifestent toujours autant. Je me souviens d'avoir pris part aux manifestations anti-choix et anti-apartheid à Montréal, c'était... Les gens s'approprièrent la rue. Il y avait également cette sorte d'activisme culturel associés aux bars montréalais... Le bar de cuir permettait donc aux gouines ou aux femmes d'entrer une fois par année.

AS : Une soirée par année!

GB : Oui, Bill travaillait au bar Kox, le K-O-X. La file pour y entrer était toujours énorme... C'était une fois l'an. C'était ironique – j'ai toujours trouvé cela très ironique et hypocrite. Je m'étais fait mettre dehors parce que j'étais en train de baiser dans les toilettes d'un bar de cuir qui avait la réputation d'être très sexuel. Dieu sait ce qui s'y passait, mais je trouvais cela tout simplement ironique. Je crois que cela avait rapport avec le permis d'alcool. Je ne sais pas si nous avons manifesté sur place, mais il y avait un autre bar plus loin sur la rue. Il y a maintenant un Starbucks en face de ce bar qui ne permettait pas aux drag queens d'entrer. Nous nous sommes donc maquillés et nous avons demandé à ce qu'ils nous laissent entrer. Cela découlait de l'activisme culturel entourant les droits LGBT. Enfin, Michael avait une expérience organisationnelle et de militantisme anti-raciste à Montréal et je crois que cela a influencé notre façon de voir le monde – nous étions très ouverts. Il y avait aussi les gens du McGill Daily, donc notre perspective était assez globale. Il y avait aussi des personnes géniales comme Paula Sypnowich – elles étaient brillantes en matière de théorie et astucieuses en pratique. Les gens étaient d'accord sur le fait que le Québec était libéral de bien des façons, mais qu'il accusait un retard dans certaines sphères, peu importe s'il s'agissait du genre, de l'implication d'être un homme ou de l'identité masculine. Malgré tout, nous avions aussi des drag queens, des milieux et de la personnification performative – ces choses étaient très différentes de la personnification féminine telle que je la connaissais. Je me disais que les choses ailleurs n'étaient pas très intéressantes ou qu'elles l'étaient moins que ce qui se passait ici. Il y avait donc une sorte d'engagement politique culturel qui a gagné en ampleur.

AS : Tu as dit que tu ne fréquentais pas vraiment les bars, mais as-tu vécu Sex Garage...?

GB : Oh, ouais, je me suis fait arrêter.

GK : Oh, tu t'es fait arrêter. Pourrais-tu nous en dire davantage à ce sujet?

GB : Bien sûr. Je n'étais pas un fêtard. Je n'avais pas l'impression d'être à ma place dans ce milieu. Je croyais que je cadrais mieux avec les gens plus maigres qui aimaient parler de politiques, de livres et de d'autres trucs du genre. J'avais grandi en buvant dans les bars du boulevard Saint-Laurent. C'est dans ces endroits que j'ai appris à boire, à me saouler et à faire la fête. C'était avant ma vie gaie et ma sortie du placard, donc les bars gais n'étaient pas... J'aimais la musique dance, mais j'étais plus à l'aise lorsque je buvais avec mes amis et que je tombais en amour avec des gars straight.

AS : Ces bonnes vieilles habitudes rassurantes. [rires]

GB : L'homophobie intériorisée est géniale. Il y avait donc ces soirées et Blane aidait à les organiser. Leslie et Alex – Alexander Chapman, un grand noir qui avait été incroyable dans son rôle dans Les Feluettes – travaillaient toujours pendant ces événements. C'était des gens de bar, mais ils étaient issus de milieux marginaux. Le Vieux-Montréal regorgeait toujours de lofts à l'époque – même si les soirées avaient lieu en dehors des limites de quartier, il y avait quand même une abondance de lofts. Nous en avons entendu parler le lendemain matin. Je crois que nous avons eu un coup de téléphone – les nouvelles se transmettaient ainsi à cette époque. Nous avons organisé une manifestation cet après-midi même – je ne me souviens pas si nous sommes passés par le centre communautaire avant d'y aller ou si nous nous sommes allés manifester directement... Cela s'est donc passé en soirée. Je crois que nous sommes allés au centre communautaire et que nous avons partagé beaucoup d'histoires à propos des événements de la soirée précédente. Je crois qu'il y a ensuite eu une manifestation près des lofts où Sex Garage avait lieu et que nous avons manifesté devant le poste de police responsable au centre-ville le lendemain. Enfin, le poste de police était ici et la station de métro Concordia était là – l'entrée ouest était ici [il la situe sur une carte], donc nous avons occupé cette intersection.

AS : Manifestiez-vous afin de dénoncer le traitement des fêtards de Sex Garage aux mains des policiers?

GB : Oui. Ils avaient enlevé leurs insignes afin de ne pas être identifiés. Les policiers de Montréal sont vraiment quelque chose. C'était un tas de gars blancs – des gars blancs brutaux. Nous sommes restés assis dans la rue jusqu'à ce qu'ils nous expulsent rigoureusement.

GK : Et tu t'es fait arrêter à ce moment.

GB : Oui – ils m'ont placé dans une cellule et ils m'ont fiché. Beaucoup de gens qui avaient aidé à organiser ces événements étaient également membres d'ACT UP. Ils avaient cette capacité organisationnelle. Ils ont donc été en mesure d'inciter d'autres personnes à rejoindre leurs rangs. Ils ont su attirer des fêtards politisés – autant les gens du Plateau gai que les habitués du Village. Les soirées Sex Garage rassemblaient toutes ces foules différentes – autant celles du bar Léopard sur le Plateau que celles du Village.

AS : Est-ce que c'était ta première arrestation?

GB : Oui.

AS : Cela n'a pas dû être génial comme première arrestation.

GB : C'était brutal. Nous avons beaucoup crié et nous nous tenions par les bras afin de faire des chaînes. Ils nous séparaient de force et ils nous trainaient sur le pavé. Après nous avoir transporté à l'intérieur, nous avons été roués de coups par les policiers qui étaient sur place. Un gars nommé Edward s'est fait péter un testicule! Je me souviens d'être passé à l'hôpital au courant de la journée. Je ne me souviens pas si nous avons été déchargés de l'hôpital ou si nous nous sommes rendus sur place afin de le visiter après notre sortie du centre de détention. Je crois qu'il s'est aussi fait arrêter et qu'ils l'ont finalement libéré

lorsqu'ils ont constaté qu'il était clairement blessé... Ils nous ont rencontré individuellement à l'étage et ce ne fut pas une belle expérience. Ce ne fut pas agréable du tout. Cela a duré assez longtemps. Comme les gens arrêtés passaient leur temps à rencontrer des avocats en groupes afin de décider s'ils allaient contester les accusations, cela a vraiment sapé notre énergie organisationnelle... Je ne crois pas que nous ayons les mêmes liens avec le milieu juridique montréalais que les gens possédaient avec celui de Toronto. La communauté du Barreau de Québec n'appuyait pas vraiment ces fêtards membres de la communauté LGBT comme cela aurait été le cas à Toronto. J'avais l'impression que les choses étaient assez confuses et que nos avocats étaient des gens qui avaient le bien-être de la communauté à cœur... Le Barreau ne regorgeait pas de défenseurs des libertés civiles.

AS : Le fait de décider comment gérer des accusations demande beaucoup d'énergie et de travail.

GB : Oui, l'apparition en cour... Les gens ont dû se présenter en cour car ils avaient eu des citations à comparaître. Nous avons dû décider quoi faire – nous avons fini par choisir de plaider coupable à plusieurs accusations municipales et les accusations criminelles furent abandonnées. Je crois que nous faisons face à trois accusations criminelles et trois accusations en vertu du code municipal. C'était terriblement injuste, mais c'était la meilleure option pour la plupart d'entre nous car nous ne voulions pas de procès. Le système nous avait suffisamment brutalisé et nous ne nous sentions pas vraiment en mesure d'y faire face à nouveau. Notre énergie et notre activisme nous étaient encore une fois...

AS : ...soutirés.

GB : Bien, oui, soutirés ou enlevés ou...

AS : Oh, je vois. Ouais.

GB : Oui. Enfin, le noyau du groupe était composé des mêmes personnes. Michael et René ont pris le chemin de la reconnaissance du mariage gai par la suite – ils ont consacré leur énergie et leur activisme à cette cause. Michael a tout de même maintenu son implication au sein de Stella [groupe militant pour les droits des travailleuses du sexe] et du CPAVIH [Comité des personnes atteintes du VIH du Québec], donc il y avait une certaine continuité.

GK : Pour en revenir à ACT UP, te souviens-tu si le groupe travaillait sur les enjeux concernant les gens incarcérés?

GB : Oui. Lorsque je suis venu m'installer à Toronto pendant l'été précédant le début de mes études en droit, j'avais appliqué à plusieurs écoles et j'espérais vraiment être accepté à York avant de réaliser à quel point cette université était éloignée. [rires] J'espérais vraiment pouvoir étudier à York. Je crois donc que j'ai appliqué à York, à l'U of T et à McGill. Le jour où je suis débarqué à Toronto, j'ai reçu ma lettre d'acceptation à McGill – comme je n'avais pas été accepté à York ou à l'U of T, j'ai donc décidé de passer l'été ici avant de retourner à Montréal. Je crois qu'à travers les actions militantes anti-prison que nous avons faites à Montréal, l'une de nos membres s'est liée d'amitié avec un homme très intelligent qui était un consommateur de drogues de longue date. Il était donc incarcéré et... Comme Michael travaillait à l'Office national du film, il côtoyait une grande partie de la communauté artistique. Il était donc très au courant de ce qui se passait en dedans et de la façon dont les prisonniers séropositifs étaient traités, donc nous avons discuté de ces choses. Je ne me souviens pas d'actions spécifiques, mais il m'a

présenté une femme du nom de Gay qui travaillait à la station CKLN lorsque je suis déménagé ici. Elle animait une émission de justice pour les prisonniers sur les ondes de CKLN et j'ai collaboré avec elle lors d'une émission sur la journée de la justice pour les prisonniers.

GK : S'agissait-il de Gay Bell?

GB : Oui, exactement! Je me souviens d'être allé chez elle à la coop Bain et de m'être assis avec Julia Barnett lors de la création de PASAN [Prisoners with HIV/AIDS Support Action Network]. Je crois que le 25^e anniversaire du groupe a lieu ce jeudi. Je me souviens d'avoir été à cette table et j'associe davantage les prisons à mon temps passé en Ontario, mais cette connexion venait du Québec. Michael m'avait présenté à Gay afin de faire l'émission dédiée à la journée de justice pour les prisonniers. J'imagine qu'à travers cette connexion... Ce gars avait un nom de famille slave ou d'Europe de l'Est... Nous étions donc au courant de ce qui se passait en dedans – c'était sur notre radar. Je ne sais pas exactement ce que nous avons fait en terme d'actions, mais je crois que nous étions au courant de certains enjeux.

GK : Toujours en ce qui concerne ACT UP Montréal – un chapitre montréalais de Queer Nation fut formé. À quoi ressemblait la relation entre ACT UP et Queer Nation?

GB : Je crois que ces groupes se chevauchaient beaucoup. [rires] Je crois que leur objectif principal était de créer des espaces et d'être une source de sécurité et de survie – je pense que l'activisme anti-sida donna naissance au militantisme LGBT. C'était enivrant – l'activisme anti-sida donna naissance à beaucoup d'efforts. Il s'agissait surtout d'enjeux queer, mais le VIH ne pouvait pas être supprimé de l'équation car beaucoup de personnes étaient séropositives. Ce n'était pas comme le mariage gai. Ce n'était pas facile d'établir des divisions claires en raison des gens et de leurs identités. Oui, les t-shirts... J'essaie de me rappeler si... Avons-nous organisé un kiss-in? Je crois que nous avons organisé un kiss-in. C'était définitivement quelque chose que ce petit groupe a allumé dans l'esprit de certaines personnes qui s'intéressaient principalement à cet aspect. Enfin, je ne me souviens pas beaucoup des actions que nous avons faites qui portaient sur ce sujet.

GK : Pour en finir avec les questions actupiennes, pourrais-tu nous dire comment ACT UP Montréal a commencé à se dissoudre ou à se dissiper?

GB : D'après ce que j'ai pu constater à partir de Toronto, les gens ont consacré le plus gros de leur énergie à Queer Nation, aux efforts institutionnels visant à informer la Quebec Human Rights Commission et aux grandes initiatives afin que les individus LGBT puissent jouir des mêmes droits que le reste de la population. Je crois qu'ils ont canalisé cette énergie découlant de Sex Garage et de Queer Nation afin de dresser un agenda plus large. La Commission des droits de la personne était une entité distincte du gouvernement, mais il s'agissait quand même d'une institution gouvernementale. Ce fut donc une opportunité et une chance incroyable de... Je crois que contrairement aux démarches tracées d'avance où les individus devaient s'en tenir à 15 minutes de parole, le fait de tenir des audiences permettait aux gens de s'exprimer dans leurs propres mots. J'ai l'impression que beaucoup d'énergie y fut consacrée. L'agenda s'est élargi et j'imagine que c'était en partie dû au fait que les médicaments commençaient à être couverts. Suite à la conférence internationale sur le sida de Vancouver en 1996, nous avions le cocktail – nous avions la trithérapie qui a eu un Lazarus sur bien des gens. Les gens étaient épuisés et je crois que des institutions avaient été formées – ces dernières savaient qu'il y avait

des ressources et des postes payés. Un sentiment de stabilité et une possibilité militer à temps plein ou à temps partiel de façon rémunérée ont émergé.

AS : L'ensemble de ces choses ont donc changé la façon de militer des gens.

GB : Je crois que oui. L'organisme CATIE [Canadian AIDS Treatment Information Exchange] de Toronto était... L'activisme était centré sur le traitement et avait pour but d'institutionnaliser CATIE et de disséminer les renseignements portant sur le traitement. CATIE était une source de renseignements commune pour Montréal et Toronto. Je me rappelle que l'organisme fournissait des renseignements de qualité. Mon implication s'est estompée au fil des ans car je suis allé m'installer à Toronto, mais voilà les souvenirs que j'en garde. Ces choses étaient dans la mire du gouvernement dans la mesure où certains efforts tel que le CPAVIH étaient financés, même si beaucoup de ces efforts n'avaient pas de buts précis. Nous avons quand même été en mesure de financer des organismes indépendants à Montréal et dans plusieurs villes.

GK : D'accord. Je pense que les questions tirent à leur fin. Comme nous tenons autant à souligner la mémoire et les expériences des personnes qui nous ont quittées que celles qui sont toujours avec nous, nous posons toujours cette question aux gens avec qui nous nous entretenons... Tu as mentionné Kalpesh, donc j'aimerais en savoir davantage sur les souvenirs que tu as de lui – nous aimerions dédier une partie du site Web du projet à sa mémoire. Il fait aussi figure de pont entre Montréal et Toronto. Si tu as d'autres noms en tête qui devraient figurer sur le site, tu peux nous en faire part.

GB : Oui. Kalpesh ne le réalisait peut-être pas à l'époque en tant que gars sud-asiatique efféminé et mince dont le statut d'immigration était précaire, mais c'était un véritable battant qui était très passionné. C'était un vrai scientifique – c'était un scientifique de laboratoire et je suis sûr qu'il gueulait sur ses chercheurs partenaires principaux. Il était vraiment passionné – il connaissait la science par cœur. Il était également très chaleureux et généreux et attentionné. Il était incroyable. Bill l'était aussi. Bill Morris était vraiment tout un personnage. C'était un grand gaillard qui ne passait pas par quatre chemins et qui se foutait des politiques linguistiques. Les conflits se faisaient régler dans les bars.

AS : Oui. Il était barman au Kox?

GB : Oui, barman ou gérant. Ils avaient leur propre langage qu'ils utilisaient dans des contextes sociaux. On pourrait dire que leur mode de communication était le cuir. Il n'avait pas beaucoup de temps à consacrer aux politiques linguistiques car il était très malade. Il éprouvait régulièrement des problèmes de santé. Je me souviens d'avoir vu des pilules de ddl éléphantiques lorsque nous étions en train de manger dans sa cuisine...

GK : Que veux-tu dire par pilules de ddl éléphantiques? Je crois comprendre, mais je ne suis pas certain.

GB : La ddl fut l'un des premiers traitements et elle appartenait à la même famille que le ddT – l'agent Orange. [rires]

GK : Oui. Je me suis fait arrêter en tentant d'y avoir accès, donc je connais ce médicament.

GB : Oui. C'était carrément des pilules pour chevaux. Ces trucs que les gens devaient avaler plusieurs fois par jour étaient gigantesques. En y repensant, les doses qu'ils prescrivaient aux gens dépassaient largement la dose clinique effective que nous avons maintenant établie. Le médicament était donc toxique et les gens ont subi des effets secondaires importants.

AS : Est-ce que les gens parlaient du fait que ce médicament était une version de l'agent Orange?

GB : Je l'ignore. Enfin, c'est un produit chimique. C'était des drogues de la famille ddX – il y avait le ddT, la ddI et la ddC – elles étaient toutes issues du même produit chimique dangereux. Je me souviens simplement que... La candidose buccale était monnaie courante à l'époque, donc les gens avaient de la misère à avaler. Ils devaient avaler ces pilules gigantesques plusieurs fois par jour – je crois qu'ils devaient la prendre quatre fois – et c'était pénible. Hugh était génial lui aussi – Hugh Ballem.

GK : C'était donc effectivement son nom de famille?

GB : Oui, cela m'est revenu à l'esprit.

GK : Il était très actif dans la gauche radicale avant ces événements.

GB : Oh, O.K. Il avait une voix incroyable. Il avait cette jolie voix grave, riche et tonnante lorsqu'il s'exprimait en français ou en anglais. Son français et son anglais étaient impeccables. Je n'avais jamais vu un appartement aussi joli que le sien – il regorgeait de livres, de thésaurus et d'écrans d'ordinateurs. C'était simplement incroyable! Cela m'a amené à... J'ai rencontré des gens qui ne faisaient pas partie de mes cercles d'amis... Des intellectuels anglophones et francophones – surtout francophones. J'ai grandi en banlieue dans une maison qui comptait une télé et une demi-douzaine de livres. Ces gens avaient des piles de livres et... disons que les planchers de bois franc n'étaient pas un symbole de pauvreté. [rires] J'étais un enfant issu de la classe moyenne inférieure et le fait de rencontrer ces gens très éloquents a vraiment élargi mes horizons. Il était aussi séduisant – peut-être un peu vaniteux – et il s'habillait très bien.

GK : Oh oui.

GB : Il nageait – c'était un nageur et il prenait vraiment soin de lui-même. C'était pénible de voir son corps défiguré par le zona et la douleur sur son visage. L'infection était également visible sur ses flancs – c'était chose commune. Elle affectait les terminaisons nerveuses, donc elle affectait ses flancs et un côté de sa figure. Ces rappels visuels étaient omniprésents – ils n'étaient jamais bien loin. Kalpesh était toujours rachitique en raison de... Enfin, c'était sa morphologie, mais il était aussi souvent malade. Je me souviens que Bill était malade lui aussi. Apparemment, Douglas est mort des suites d'un sida non diagnostiqué. C'était un activiste qui, en dépit de ses combats et de ce qu'il prônait, savait probablement qu'il était séropositif et a tout de même choisi le chemin qu'il a emprunté. Nous avons été bouleversés par sa mort – cela nous a vraiment ébranlé. Il y avait aussi le coloc de Paula Sypnowich... Je crois qu'il s'appelait Chris ou Carl... Enfin, il était très malade et il est décédé. Je sais qu'ils étaient très proches et que ce fut très dur pour elle.

AS : Tu as aussi mentionné Jamie qui s'impliquait au sein de...

GB : Ouais. À vrai dire, il est mort des suites d'un... Ils n'ont jamais trouvé les tumeurs primaires et ils lui ont collé un diagnostic de cancer des poumons. Il craignait le sida et il s'était dévoué à la santé publique. Il croyait avoir contracté la tuberculose car il travaillait à la maison Seaton – un refuge pour hommes – dans le cadre de son emploi. Il y avait eu une épidémie de tuberculose cet été, donc il pensait qu'il en était atteint. Il a rapidement appris qu'il était porteur d'un cancer métastatique dans ses os et ses organes – il est mort six mois après son diagnostic. C'était... Enfin, j'ai perdu mes parents lorsque j'étais adolescent, mais le fait de voir mes contemporains mourir était différent. Cela mettait les choses en perspective lorsque le VIH était synonyme de mort, de maladie et de destruction, mais cela nous prenait un peu par surprise. Cela nous a bouleversé d'une façon totalement différente car personne ne s'y attendait – il avait survécu au VIH, il avait quitté un milieu familial très abusif à 14 ans, il s'était occupé de sa mère de façon sporadique depuis son départ et il avait accompli beaucoup de choses. Il avait des séances de psychanalyse quatre ou cinq fois par semaine afin d'adresser les séquelles datant de son enfance passée avec un père policier violent... Les personnes qui subissent de la violence familiale n'obtiennent jamais de véritable justice – il n'y avait simplement pas de recours. Il avait aussi un frère néo-nazi. Lorsque je l'ai rencontré au début de mon implication actupienne, il souffrait de terreurs nocturnes. C'était étrange de constater à quel point cela l'affectait.

AS : Le fait que les gens continuent de se battre en dépit de ces choses est incroyable.

GB : Oui. Je crois qu'il aurait continué de se battre. Le fait de travailler comme physicien est clairement associé à un certain niveau d'aisance financière – il aurait sans doute aimé voyager après avoir payé ses centaines de milliers de dollars de dettes, mais il aurait continué de se battre. Il avait un combat à mener et il avait un rôle à accomplir.

GK : Les deux dernières questions portent simplement sur les enjeux que nous n'avons pas abordé. Voilà ta chance de nous parler de choses qui te semblent pertinentes.

GB : Je crois qu'ACT UP représentait une forme particulière de bénévolat ou de contribution individuelle... Cela cadrait avec ma personnalité naissante et ce milieu intellectuel accessible à tous respectait les gens ainsi que leurs idées. J'ai dû apprendre à communiquer de façon stratégique dans un contexte de groupe. Il y avait toujours cette idée sous-jacente que nous allions arriver à une entente pour ce qui est de nos positions, mais les conversations étaient ardues. Voilà à quoi ressemblait mon expérience lorsque je travaillais dans des cliniques juridiques et des groupes de soutien aux personnes séropositives... C'était aussi le cas pour ce qui est de mon travail rémunéré, mais ce vécu ne s'est pas avéré autant utile dans des contextes plus institutionnels. J'ai donc trimballé ce vécu plutôt intéressant avec moi. Je côtoyais des gens passionnés très intelligents et éloquents – ils n'avaient pas d'éducation universitaire, mais ils avaient des convictions fermes et c'était très intéressant. Cela éclipsait aussi les écarts entre les classes sociales – il y avait des gars comme Hugh... Il y avait aussi Earl Pinchap – il était issu de la communauté juive de Montréal ou de Toronto. Il était gai. Neil faisait aussi partie de notre cercle... Je ne me souviens pas de son nom de famille, mais je crois qu'il venait d'une famille juive torontoise. Cela faisait tomber les divisions sociales car tout ces gens travaillaient... Tout ces gens contribuaient à une cause qui leur était chère – cela différait du bénévolat que j'ai accompli dans d'autres contextes. Les gens issus d'une certaine classe sociale siégeaient au conseil d'administration et c'était une hiérarchie pyramidale. J'ai siégé sur des conseils tout en continuant de servir de la bière et de ramasser des bouteilles vides pendant la Fierté et ainsi de suite. J'ai l'impression que cette façon de

fonctionner se fait plutôt rare. Il y avait donc deux choses, soit de dire oui et de ne pas avoir peur. Nous prenions soin les uns des autres sans tomber dans l'infantilisation. Nous avons créé une communauté de pairs, mais nous ne... Il n'y avait pas vraiment de mentorat intentionnel. C'était simplement une façon de faire qui différait des milieux dominés par les ressources humaines.

AS : J'aime bien cette idée que le fait de dire « oui » a permis de créer cette communauté...

GB : Les choses ont toujours été ainsi et le seront toujours, mais je crois que les gens hésitent beaucoup plus à dire oui et à s'investir de nos jours. J'en suis témoin dans mon travail... Le gouvernement Harper eut un effet très destructeur sur l'attention que les gens accordaient aux politiques dans le cadre de leur travail contrairement à celle qu'ils accordaient aux politiques qui dictaient ce qu'ils pouvaient faire dans le cadre de leur travail. De façon parallèle, j'ai l'impression que les gens portent un regard nostalgique et presque romancé sur l'activisme anti-sida de cette époque. Nous avons tout de même été en mesure de former une génération de prestataires de services afin de répondre aux besoins de la communauté et nous avons ignoré le travail de plaidoyer et les politiques. Il n'y a que quelques organismes au niveau national... le conseil d'administration de Positive Living BC en Colombie-Britannique est entièrement composé de personnes séropositives. Leur directeur exécutif est vraiment futé sur le plan politique et l'organisme travaille toujours sur les questions de plaidoyer et de politiques. Je crois que le ACT [AIDS Committee of Toronto] effectue ce genre de retour aux sources sous la gouverne de John Maxwell, mais nous ne concevons pas les politiques comme une fonction avec l'ascendance des communications. Si les gens sont simplement concernés par les politiques du financement et qu'ils font fi des politiques liés à l'environnement dans lesquels ils travaillent... Je ne crois pas que ces personnes répondent aux besoins de l'ensemble des gens pour qui ils travaillent – tout particulièrement ceux des populations très marginalisées. Cette situation est vraiment dommage car je travaille actuellement sur l'accès au Truvada dans un contexte de PrEP [prophylaxie pré-exposition] et les gens ignorent tout – enfin, ce n'est pas le cas des docteurs – du financement public en matière de médicaments. Certains pharmaciens cliniques issus de milieux institutionnels importants connaissaient les enjeux, mais la plupart des gens ignorent tout du processus d'homologation des médicaments, des particularités qui s'y rattachent, de la bureaucratie et des personnes qui décident des besoins et des implications – ils ignorent tout de l'activisme.

Il y a beaucoup d'appels au militantisme de nos jours – évidemment, il semble que l'activisme est toujours la responsabilité des autres. Beaucoup de gens impliqués au sein du Réseau juridique canadien VIH/sida veulent être des activistes, mais ils ne travaillent pas vraiment sur les questions de traitement car ils ont dû choisir leurs enjeux. Lorsqu'il s'agit de PrEP ou de choses semblables, tout le monde s'attend à ce que leur voisin agisse. J'ai l'impression que les gens ne se sentent pas à l'aise à l'idée de dialoguer avec les institutions – qu'ils ne sont pas confortables avec les dynamiques institutionnelles et les interactions entre les politiques, la fonction publique et la communauté... Je crois que c'est dommage car il s'agit d'une façon de pensée particulière. Enfin, je ne sais pas – certaines personnes deviennent effectivement des activistes et militent pour des causes. Je crois qu'il y a beaucoup de femmes qui perdent un enfant pour x raison, qui s'instruisent sur le sujet et qui foncent après avoir dit « oui ». Mais je crois que dans l'ensemble, cela s'est un peu estompé lorsqu'il est question de VIH. La capacité d'agir des gens a énormément diminué – je ne vais même pas parler du financement. Les combats menés lorsque le gouvernement Harper était au pouvoir suivaient la même formule : « Bien, cela ne se réglera pas tant que cela ne sera pas débattu en cour et lorsque cela passera en cour, ils passeront des nouvelles lois afin de réglementer le travail du sexe d'une autre façon où ils dresseront des barrières importantes

en matière de sites d'injection supervisés. » Certains individus se sont sentis exclus de mes efforts liés à la criminalisation du VIH car ces discussions sont souvent dominées par les intervenants en matière de politiques juridiques. Comme d'habitude, les personnes ayant reçu une éducation axée sur le respect des idées occupent toute la place et les gens s'attendent à ce que les individus désireux de s'impliquer aient un certain niveau de connaissances et d'aptitudes. Même si certains d'entre eux ne sont pas des avocats, il s'agit souvent de gens tels que Eric Mykhalovskiy – un individu qui s'implique dans les politiques en matière de VIH – et Tim McCaskell. Il s'agissait donc de personnes qui partageaient des politiques particulières et... Mais pour ce qui est des prestataires de services, des gens chargés de l'exécution des programmes et ainsi de suite, il s'agissait d'une expérience très aliénante en raison de la structure de pouvoir en place. Ce n'est pas de financement ou de prestation de services dont il s'agit, mais de réglementation juridique – c'est donc un sujet intéressant.

Le fait de voir des collectifs agir contre le VIH m'encourage. Il ne s'agit pas seulement de VIH, mais de la santé des hommes gais – le fait que des collectifs d'hommes gais, bi, trans et pansexuels se forment dans différentes villes afin de tenter de faire les choses un peu différemment est intéressant pour moi. Et le VIH continue d'être très stigmatisé...

AS : ...et criminalisé.

GB : ...et criminalisé. Nous devrions peut-être adopter une approche plus holistique en matière de santé plutôt que se contenter de dire : « Voilà un condom. » [rires]

AS : Exact.

GB : Cela va au-delà de « toi mauvais et lui bon » – c'est un peu plus compliqué. J'ai rédigé ma demande d'admission à l'école de droit lorsque j'étais membre d'ACT UP, donc le groupe a réellement eu un impact profond sur ma trajectoire de vie... Qu'il s'agisse de mon implication personnelle, de bénévolat ou de travail rémunéré, le VIH a toujours fait partie de ma vie de façon intermittente. Ce n'est que tout récemment que j'ai réalisé la sagesse associée au fait de se battre pour un idéal à long terme même si l'impact sur les circonstances des gens n'était pas énorme. Ces combats sont des combats à long terme. Je ne peux pas dire qu'ACT UP m'a préparé pour cette lutte car nous avons tellement de travail à faire à cette époque. L'action était incessante et nous passions d'un enjeu à l'autre. Nous n'avions pas le temps de...

AS : C'était les besoins immédiats.

GB : Oui. Les gens n'avaient pas à vivre avec l'impression qu'ils ne gagnaient pas de terrain, que leurs efforts étaient en vain ou qu'ils étaient impuissants. Ils n'avaient pas ce sentiment d'impuissance à long terme comme ce fut le cas pendant les années où Harper était au pouvoir. Les gens sont limités dans ce qu'ils peuvent accomplir lorsqu'ils carburent seulement à la colère. Voilà donc mes réflexions sur le sujet.

GK : C'est génial.

AS : C'est parfait. Merci.

GK : Il s'agit de notre toute dernière question. Tu as déjà mentionné un nombre important de gens avec qui nous devrions nous entretenir, mais as-tu possiblement d'autres noms d'individus à qui nous devrions absolument parler?

GB : Est-ce que quelqu'un vous a parlé de José de Sousa à Montréal?

GK : Je crois que oui.

GB : Oui.

GK : J'en suis certain, mais je ne me souviens pas qui.

GB : Je crois que José vivait en colocation avec plusieurs personnes – il faisait partie du mouvement. Comme il était allophone – il ne s'agissait pas d'un francophone ou d'un anglophone – il servait de pont entre plusieurs communautés et organismes. Puelo Deir... Tout un personnage. Il a co-fondé le festival Divers/Cité après Sex Garage. [...] Il y a aussi – il habite maintenant Vancouver. Je crois qu'il travaille à l'université de la Colombie-Britannique – il avait étudié la botanique à cet endroit.

GK : Et il s'impliquait au sein d'ACT UP?

GB : Il s'impliquait au sein d'ACT UP. C'était un punk qui avait grandi à l'extérieur de Montréal, donc il était à l'aise en anglais comme en français. Il aimait le punk et les chats et ce fut l'un des premiers d'entre nous à avoir un Mac. [rires] Ils s'appelaient toujours ainsi à l'époque. Lorsque j'en ai vu un pour la première fois, ma réaction fut « wow »! Ils étaient bleus – ils étaient colorés. Il y avait donc Kevin. Il y avait aussi Luc Desaulniers, mais j'ignore s'il habite toujours Montréal. Il avait des aptitudes sociales incroyables – c'était un organisateur communautaire hors pair et il était très talentueux. Il travaillait dans l'industrie du service et il savait s'y faire en matière d'organisation d'événements – il était très généreux et chaleureux.

AS : Cool.

GK : Cet entretien fut vraiment incroyable, donc nous tenons à te remercier.

AS : Oui, merci à toi.

GB : Merci.

[FIN DE LA TRANSCRIPTION]